

MORLANTE

Du même auteur

Un petit pas pour l'homme

Québec Amérique, 2004

Michel Lafon, 2009

Mal élevé

Québec Amérique, 2007

Jeuneauteur, tome 1

avec Pascal Girard

Québec Amérique, coll. « Code bar », 2008

STÉPHANE DOMPIERRE

MORLANTE

ROMAN



Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Conception graphique de la couverture : Marc-Antoine Rousseau

Composition typographique : Nicolas Calvé

Révision linguistique : Louison Rousseau

Correction d'épreuves : Annie Goulet

© Stéphane Dompierre et Les 400 coups, 2009

Dépôt légal – 2^e trimestre 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-923603-18-6

Diffusion au Canada : Diffusion Dimedia

Diffusion en Europe : Le Seuil

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Imprimé au Canada sur les presses de Transcontinental Métrolitho.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Dompierre, Stéphane, 1970-

Morlante

ISBN 978-2-923603-18-6

I. Titre.

PS8557.O495M67 2009

C843'.6

C2009-940613-6

PS9557.O495M67 2009

1.

ÇA Y EST. Barbaque vide sa pipe, termine en quelques lampées sa bouteille de rhum et se prépare pour le combat. Il enfle ses longues bottes de cuir noir et se relève fièrement. Une légère chute de tension l'oblige à s'accrocher à une chaise un moment, mais il ne laisse rien paraître. Il sort la tête de sa cabine et hurle ses ordres d'une voix tonitruante et autoritaire :

« Qu'on aiguisse les couteaux ! Qu'on se prépare à l'attaque ! Qu'on trouve une aiguille et du fil pour me fixer ce perroquet sur l'épaule ! »

Il boucle la cartouchière qui lui couvre la jambe gauche sur toute sa longueur. Il y glisse ses six pistolets chargés. Victor le Bilieux, son ami de toujours, debout à ses côtés, essaie tant bien que mal de faire tenir en place le foutu perroquet. Pas facile quand on se déplace sur un navire, en équilibre sur deux jambes de bois, et qu'on a des crochets en guise de mains.

« Cesse de bouger, l'ami, ou je n'y arriverai jamais. Et d'abord, c'est quoi cette coquetterie ?

— C'est super tendance ! Tous les pirates se pavent maintenant avec un perroquet vivant sur l'épaule.

— Mais, c'est que le tien est empaillé...

— Je sais, je sais, mais je me bats, moi ! T'as déjà essayé de garder un volatile sur ton épaule en te battant ? Et puis je lui ai caché une grenade dans les fesses. J'allume la mèche qui lui pendouille du cul, je balance Jacquot sur l'ennemi et il crache sa mitraille dans les jambes de ceux qui passent par là !

— Je ne crois pas que cette mode va passer à l'histoire mais bon, voilà, ça devrait tenir... »

Barbaque boutonne sa veste préférée, rouge et noir, ajustée à la taille — plutôt coquet, ce pirate — et s'approche de la rambarde. Il observe la mer en face de lui et éclate d'un grand rire maléfique, si puissant que le perroquet se décroche à moitié et pendouille sur son épaule. Devant lui, enfin, la flotte du célèbre John Marshall, corsaire de la marine anglaise, qu'il poursuit sans relâche depuis des jours. L'*India*, la *Gina* et la *Milena*, les trois vaisseaux de Marshall, sans doute remplis à ras bord de richesses, semblent posés là, prêts à piller, rien que pour le bon plaisir de Barbaque. La *Gina*, une caravelle aux voiles endommagées, traîne un peu à l'écart des deux autres.

Après tous ces jours d'attente à boire de la bière et du rhum, l'idée d'une attaque sauvage, l'odeur du sang qui va bientôt couler, les cris de souffrance qu'on entendra, tout ça excite Barbaque et lui procure une solide érection.

Il ordonne qu'on hisse le pavillon noir, son fameux crâne humain fendu surmonté d'un corbeau qui défèque dedans. Victor le Bilieux s'approche en clopinant.

« C'est louche, non ? Il a l'air trop facile à prendre, son navire. Qu'est-ce qui nous dit que ce n'est pas un brulot, la cale bourrée d'explosifs ? »

Barbaque lui sourit tendrement.

« Allons, allons, Victor. Il ne faut pas se dégonfler, là. Marshall n'aurait pas mis tout cet équipage sur un navire s'il voulait nous le faire péter à la gueule ! Si t'as des craintes, on t'installe des petits coussins dans ta cabine, on te laisse faire un somme et hop, on te réveille une fois qu'on s'est partagé le butin... »

Blessé dans son orgueil, le Bilieux dégaine son épée spéciale adaptée pour les mains en crochets et hurle en direction du navire anglais, comme une hyène en syndrome prémenstruel. Content de n'avoir pas à lui crever un œil d'un coup de dague pour le convaincre, Barbaque observe le travail de ses hommes. On hisse le pavillon, on crie, on agite ses lames au-dessus de sa tête ; aujourd'hui, on tue de l'Anglais.

2.

LE CORSAIRE John Marshall tente de contenir sa joie. Après quatre jours à faire semblant de fuir le brigantin de Barbaque, il a réussi, mine de rien, à se faire rattraper en laissant la caravelle trainer derrière. Le pirate se jette dessus sans méfiance, trop fier de les attaquer « par surprise » avec son vieux navire pourri et son équipage de marins déficients sachant à peine lire une carte ou trouver le Nord.

Pour tout dire, c'est plutôt Marshall qui lui réserve une surprise.

Le corsaire a eu vent d'un projet de mutinerie à bord de la *Gina* et l'idée lui est venue de la leur faire payer cher, en piégeant Barbaque du même coup.

Il est si excité qu'il danserait la gigue en caquetant comme une poule, mais ce n'est pas en laissant voir ses états d'âme qu'on inspire la terreur. Une main de fer

dans un gant de fer serrant une épée de fer, voilà comment on gère les affaires en mer.

Les rimes enfantines qui lui viennent à l'esprit l'amuse, mais, bien sûr, il se retient de pouffer. Aux côtés de Marshall, Gibson, un lieutenant de l'armée anglaise débarqué sur son navire en mission surprise — en d'autres mots pour le faire chier —, frotte dédaigneusement une tache sur la manche de son manteau. Ce moustachu en forme de patate est sceptique à l'idée que Barbaque, odieux personnage que même la mort semble craindre, mourra aux mains des Anglais. Pas certain d'avoir tout compris, il questionne le corsaire sur son arme secrète.

« Quand est-ce qu'on sait qu'il a terminé ?

— Quand on n'entend plus hurler.

— Et il fait ça comment, au juste ?

— À la machette.

— Rien qu'avec une machette ?

— Non, non, évidemment non. Deux machettes.

— C'est tout de même imprudent de ne pas donner l'ordre de parer au combat. »

Marshall hausse les épaules et lui indique la caravelle-appât d'un geste de la main. Gibson, que cette arrogante assurance ne convainc pas tout à fait, sort tout de même sa longue-vue pour suivre les évènements.

« Ils ont aussi hissé le pavillon rouge, capitaine... »

Flottant sous le pavillon frappé des armoiries de Barbaque, le pavillon rouge affirme leur intention de ne pas faire de prisonniers. Évidemment que ces

pirates ne feront pas de prisonniers, pense Marshall ; dans quinze minutes, ils seront tous morts.

Alors que Barbaque et sa bande d'ivrognes se jettent sur le pont de la *Gina*, Marshall tourne le sablier et ajuste lui aussi sa longue-vue pour ne rien manquer du spectacle.

3.

ON RACONTE que « le Morlante », une bête immonde aux yeux rouges et aux dents longues, capture les enfants qui s'attardent après l'école, qu'il les traîne dans la forêt et qu'ensuite, derrière des feuillages ou quelque grosse roche, il leur ouvre le ventre d'un coup de machette pour leur dévorer les entrailles en les regardant droit dans les yeux.

Dans les petites villes côtières, en France, en Angleterre et jusque dans les Caraïbes, les enfants ne flânent pas à la sortie des classes. Ils sursautent au moindre bruit dans les buissons et filent sans se retourner sous les jupes de leurs mères.

Ainsi, ils ne se font jamais prier pour aider aux travaux ménagers, sauf s'il s'agit d'aller cueillir des champignons à l'orée de la forêt pour le repas du soir. Ils sont dociles, crédules et apeurés, exactement comme leurs parents envers Dieu.

Des petites bottines de cuir pendent parfois aux portes des maisons, attachées par les lacets, souvenirs placés là par les familles pour signifier que le Morlante a frappé. C'est tout ce qu'il laisse derrière lui, paraît-il, une paire de bottines abandonnée en chemin et, gloup gloup, il mange les petits enfants dans les bois.

En vérité, je me nourris beaucoup plus modestement.

Et puis, d'abord, je ne rôde pas dans les bois, ni dans aucun village, puisque je suis né sur une caravelle en flammes et que, depuis la mort de ma mère en couches jusqu'à ce jour, je n'ai jamais posé les pieds sur ce que l'on appelle la terre ferme.

On dit que j'aurais violé des femmes avant ou après leur avoir tranché la tête, que j'aurais détrossé des hommes puis les aurais pendus aux arbres ; on me décrit comme un suppôt du diable prêt à tuer pour quelques pièces d'or. Je ne voudrais surtout pas détruire cette belle réputation qu'ils ont mis des années à me bâtir, mais ni le sexe, ni l'argent, ni le pouvoir ne m'intéressent.

Je ne suis qu'un modeste auteur qui recherche des lieux tranquilles où écrire ses petites histoires de pirates. Je passe la plupart de mes journées dans la cale d'un navire, avec les blattes et les rats comme seuls compagnons. Tout ce qui marche sur deux pattes parle trop, et tout ce qui parle trop me donne envie de tuer.

À la lueur d'une ou deux bougies, penché sur une table de travail, je remplis des calepins de mon écriture soignée. Le silence et la solitude sont propices à

l'invention de ces fables que certains beaux parleurs feront ensuite passer pour véridiques. Ils se les approprieront, les raconteront de mémoire dans les auberges, en se donnant le rôle de l'homme courageux qui a affronté le danger en le regardant droit dans les yeux. Mais ces hommes-là sont rares, dans la vie comme dans mes livres. Je dirais même qu'il aura fallu les inventer sur papier pour qu'on en vienne à s'en inspirer dans la vraie vie.

S'ils existent ailleurs que dans la littérature, ces héros ont sans doute autre chose à faire que d'étourdir la clientèle des auberges en souhaitant qu'on leur paie à boire. Ces charlatans m'amuse plus qu'ils ne m'énervent ; après tout, ça prouve que mes petites histoires réussissent parfois à échauffer les esprits. Procurez-moi les calepins que je préfère, de l'encre, du thé vert bien brulant, et je vous offre mes services.

La flotte anglaise m'emploie depuis longtemps, et il semble que Marshall ait réussi à justifier devant ses supérieurs ma présence sur son navire. On ne m'aime pas, mais on me tolère. Ce n'est pas pour ma plume vive ni pour ma calligraphie impeccable qu'on m'invite à bord. Il faut bien se rendre utile à l'occasion et, en toute humilité, je dois avouer que je me débrouille plutôt bien dans ce travail pour lequel on m'emploie.

Quand un navire ennemi passe à l'abordage, que les combats éclatent sur le pont, que ça crie et que ça se tape dessus, je range plume et calepin dans ma veste de cuir noir, je me déplie en m'étirant le dos, souvent après de longues heures passées sans bouger, penché sur mes écrits, et je respire de grandes bouffées d'air

pour me secouer un peu. J'enfonce ensuite la porte et j'y vais.

Aujourd'hui, on m'a demandé de faire une petite exception, d'attendre que tout l'équipage de la *Gina* soit mort avant de répliquer. Un compte à régler entre Marshall et un autre capitaine, j'imagine. Quand les pirates fracasseront ma porte et envahiront mon espace à grands cris en agitant sabres, dagues et fleurons, je passerai les mains derrière la tête, je dégainerai les deux machettes harnachées à mon dos et je rentrerai dans le tas.

On ne marque pas son époque en écrivant des livres, mais en tranchant des gorges.